

# Le tombeau vide : essai sur la formation d'une tradition

Autor(en): **Masson, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **32 (1944)**

Heft 133

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380452>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LE TOMBEAU VIDE

### ESSAI SUR LA FORMATION D'UNE TRADITION

---

Deux traditions témoignent dans le Nouveau Testament de la résurrection de Jésus-Christ. La première raconte que le tombeau où avait été déposé le corps du crucifié fut trouvé vide au matin du troisième jour, la seconde rapporte un certain nombre d'apparitions de Jésus ressuscité. La première tradition seule retiendra notre attention. Elle repose sur le récit de Marc xvi, 1-8, dont dépendent directement les textes de Mat. xxviii, 1-10 et de Luc xxiv, 1-11, tandis que le texte de Jean xx, 1-18 en est une forme secondaire, enrichie d'éléments proprement johanniques (v. 2-10 et 17). Nous examinerons donc le témoignage de Marc et n'appellerons au débat les autres témoins que lorsqu'il sera nécessaire de les entendre.

#### I. LE RÉCIT DE MARC.

Et, le sabbat passé, Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et Salomé achetèrent des aromates pour aller l'oindre. <sup>2</sup> Et, de bon matin, le premier jour de la semaine, elles se rendent au tombeau. Le soleil s'était levé. <sup>3</sup> Et elles se disaient : « Qui roulera pour nous la pierre hors de la porte du tombeau ? » <sup>4</sup> Et comme elles levaient les yeux, elles voient que la pierre avait été roulée ! Elle était, en effet, très grande. <sup>5</sup> Et quand elles eurent pénétré dans le tombeau, elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies d'effroi. Mais il leur dit : « Ne vous effrayez pas ! Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié ; il est ressuscité, il n'est pas ici ; voici l'endroit où on l'avait déposé. <sup>7</sup> Maintenant, allez dire à ses disciples et à Pierre : « Il vous précède en Galilée ; là vous le verrez, comme il vous l'a dit ». <sup>8</sup> Et elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau, car elles étaient tremblantes d'épouvante ; et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur.

*N. B.* — Travail présenté à la Société vaudoise de théologie, le 27 novembre 1944.

Le récit de Marc inspire au lecteur des questions embarrassantes. Comment concevoir, sous le climat de l'Orient, l'embaumement d'un mort déposé dans la tombe depuis un jour et deux nuits ? Les femmes devaient-elles s'aviser en chemin seulement de l'obstacle que mettait à leur projet la « grande pierre » qui fermait l'entrée du tombeau ? <sup>(1)</sup> Ce sont là des vétilles. Pour celui qui raconte le plus grand des miracles, la limite du possible et de l'impossible s'estompe singulièrement.

L'examen du v. 7 a une tout autre portée. Un ange charge les femmes d'annoncer aux disciples et à Pierre que le Ressuscité leur apparaîtra en Galilée. Marc connaissait donc une tradition qui situait en Galilée des apparitions du Ressuscité aux apôtres. S'il eût jugé bon de raconter des apparitions, il eût raconté des apparitions galiléennes, comme Matthieu le fera encore (cf. xxviii, 16-20). Nous percevons ici un écho d'une tradition ancienne qui sera couvert dans les évangiles de Luc et de Jean par la voix de la tradition des apparitions jérusalémites. Marc a eu sans doute des raisons de ne pas raconter d'apparitions du Ressuscité et de terminer son évangile par le récit de la découverte du tombeau vide. La résurrection était proclamée avec assez de force, puisqu'elle l'était non par des hommes, mais par un ange de Dieu, et la référence aux apparitions était assez précise pour sauvegarder l'accord de l'évangile avec ces deux articles de la prédication apostolique : « καὶ ὅτι ἐγγήρεται... καὶ ὅτι ὤφθῃ » (I Cor. xv, 4 et 5).

Le vrai problème posé par le récit de Marc tient tout entier dans le verset 8. Il dit clairement, en effet, que les femmes désobéirent à l'ordre de l'ange et ne transmirent aux disciples ni la grande nouvelle : « Il est ressuscité », ni la promesse : « Il vous précède en Galilée ; là vous le verrez »... Certes la malice humaine peut aller jusqu'à désobéir à un ange, mais nous ne saurions imputer pareille malice à ces femmes que l'Eglise devait appeler « les saintes femmes ». Le silence des femmes est si insolite que Marc a cru devoir le justifier : « Elles avaient peur », dit-il, après les avoir décrites fuyant le tombeau en proie à une terreur panique. Qu'ont-elles donc vu et entendu de si terrifiant ? Rien, absolument rien. Le tombeau vide inquiète, mais n'inspire pas une frayeur capable de

(1) E. LOHMEYER, *Das Evangelium des Marcus*, Krit. exeg. Komm. über das N. T. (Göttingen, 1937).

clore des lèvres de femmes. Dans l'évangile de Jean, Marie-Madeleine court annoncer sa découverte à Simon-Pierre et au disciple que Jésus aimait (xx, 1 et 2). L'apparition d'un ange effraie, c'est vrai ; mais l'ange qui effraie a aussi le pouvoir de rassurer. Ses premiers mots n'ont pas d'autre but : « Ne vous effrayez pas ! » (v. 6). En vain ! Ces pauvres femmes ne pourront plus parler, tant elles ont eu peur. Cette peur, dont la cause nous échappe, n'est vraiment pas une peur ordinaire. Elle a duré. Les femmes n'ont rien dit à personne, non pas d'«*abord*», ou «*ce jour-là*», mais pendant longtemps. Elles ne se sont pas acquittées de la mission dont l'ange les avait chargées auprès des disciples. Si la résurrection de Jésus a été connue quand même, ce n'est point par elles. Leur témoignage n'est pas à l'origine de la foi de l'Eglise en la résurrection de Jésus-Christ. Elles auraient pu jouer un rôle dans les événements de Pâques, mais elles ont manqué au rôle qui leur était dévolu. Appelées à communiquer les premières la nouvelle de la résurrection du Seigneur, elles n'ont rien dit à personne.

Frappés comme nous de l'incompréhensible silence des femmes, des critiques ont essayé de lever la difficulté en déclarant que le v. 7 est une addition de Marc à sa source, ou une addition secondaire au texte de Marc, destinée à rattacher la découverte du tombeau vide à la tradition des apparitions du Ressuscité en Galilée <sup>(1)</sup>. Cette conjecture atténue le scandale du silence des femmes, qui, dans le récit primitif supposé, ne désobéissaient point à un ordre formel de l'ange ; mais le silence des femmes demeure tout aussi inexplicable. Selon nous, Marc devait tenir beaucoup à la parole de l'ange au v. 7, en dépit du caractère peu édifiant qu'elle devait conférer à l'attitude des femmes. Le vrai message de la résurrection y tient tout entier : « Il est ressuscité... il est apparu aux apôtres ». Et à côté de ce message qui a fondé l'Eglise, la découverte du tombeau vide, l'apparition d'un ange à quelques femmes, sont choses de peu d'importance, que l'Eglise pouvait ignorer. Et l'Eglise, à l'origine, a ignoré ces faits dont les femmes n'ont rien dit à personne. Pendant combien de temps l'Eglise les a-t-elle ignorés ? Nous n'en savons rien. Notons cependant que des critiques sont

(1) R. BULTMANN, *Die Geschichte der synoptischen Tradition* (Göttingen, 1931), p. 309. — M. DIBELIUS, *Formgeschichte des Evangeliums*, p. 190 s., 192 note 1. — M. GOGUEL, *La foi à la résurrection de Jésus dans le christianisme primitif*. Paris, 1933, p. 176, 182 s.

d'avis que le silence des femmes, ce silence si incompréhensible que Matthieu et Luc n'ont plus pu l'imposer à ces femmes, ce silence manifestement tendancieux devait expliquer pourquoi la tradition relative à la découverte du tombeau vide n'a pas été connue dans les premiers temps de l'Eglise, pourquoi elle est apparue à une date tardive <sup>(1)</sup>, qui pourrait bien se rapprocher beaucoup de la date de la composition du deuxième évangile.

## 2. LE CARACTÈRE SECONDAIRE

### DE LA TRADITION RELATIVE A LA DÉCOUVERTE DU TOMBEAU VIDE.

Marc est le plus ancien témoin de cette tradition (vers l'an 70). Matthieu et Luc, qui la développent, la connaissent par l'évangile de Marc. Mais la tradition apostolique et ecclésiastique dont Paul se fait l'organe, I Cor. xv, 3 s., ignore la découverte du tombeau vide <sup>(2)</sup>. Il est d'autant plus normal d'interpréter ainsi son silence que les mots καὶ ὅτι ἐτάφη, v. 4, appelaient une formule comme « καὶ ὅτι κενὸς εὑρεθὴ ὁ ταφός ». Les premiers chapitres du livre des Actes ne disent rien non plus de la découverte du tombeau vide <sup>(3)</sup>. A les lire, la résurrection de Jésus n'a pas été annoncée sous cette forme : « Jésus est ressuscité, car son tombeau a été trouvé vide », mais sous cette forme : « Dieu a ressuscité Jésus ; il est apparu aux apôtres, qui sont ainsi les témoins de sa résurrection ».

Secondaire historiquement, cette tradition est aussi secondaire théologiquement. De l'aveu de la tradition évangélique unanime, la découverte du tombeau vide n'est pour rien dans l'apparition de la foi à la résurrection. Marc déjà, si nous le comprenons bien, le laisse entendre, puisque dans son récit les femmes n'ont rien dit à personne. Dans l'évangile de Matthieu, les femmes ne gardent pas l'impossible silence, mais avant de rejoindre les disciples, elles rencontrent Jésus lui-même et sont auprès des disciples des témoins du Ressuscité beaucoup plus que du tombeau vide (xxviii, 8-10). Dans le quatrième évangile, Marie-Madeleine pleure tant qu'elle n'a devant elle que le tombeau vide (Jean xx, 11), et elle n'a quelque chose à dire aux disciples que lorsqu'elle a vu le Seigneur (xx, 18).

<sup>(1)</sup> R. BULTMANN, *ouvr. cité*, p. 308. Joh. WEISS, *Urchristentum* (1917), p. 63. —

<sup>(2)</sup> W. BOUSSET, *Die Schriften des N. T.*, Bd II, p. 150. — <sup>(3)</sup> BULTMANN, *ouvr. cité*, p. 314.

Luc est plus explicite que les autres sur l'inefficacité de la découverte du tombeau vide pour éveiller la foi à la résurrection. Quand les femmes rapportent le fait, les apôtres refusent de croire à ce « bavardage » (xxiv, 11) ; quelques disciples cependant se rendent au tombeau, constatent qu'il est vide, mais ne croient quand même pas à la résurrection (xxiv, 22-24). La foi à la résurrection ne triomphe que lorsque la communauté peut s'écrier : « Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon » (xxiv, 34). Ainsi, de l'aveu même de la forme la plus tardive de la tradition, la découverte du tombeau vide n'a pas fait naître la foi à la résurrection. Le tombeau vide provoque les réactions les plus variées : crainte, surprise, inquiétude, tristesse, et non la foi. Le cas du disciple bien-aimé, rapporté par Jean xx, 2-10, est trop particulier pour infirmer nos dires, et même pour avoir valeur d'exception qui confirme la règle. Le compagnon du mystérieux disciple, Pierre, le représentant quasi officiel de la tradition apostolique, Pierre a vu le tombeau vide et n'a pas cru. Comme les autres apôtres, il croira, quand il verra le Ressuscité (Jean xx, 19-24).

### 3. RAPPORTS DU RÉCIT DE MARC AVEC LA TRADITION PRIMITIVE.

Nous nous trouvons en présence d'une tradition précise : le troisième jour après l'ensevelissement de Jésus, son tombeau fut trouvé vide par quelques femmes, auxquelles un ange annonça qu'il était ressuscité. Selon toute vraisemblance, cette tradition s'est formée plus tard que la tradition relative aux apparitions du Ressuscité ; elle s'est combinée avec elle et n'a pas tardé à prendre dans la foi de l'Eglise une importance immense, parce qu'elle offrait à la vue tout ce qui pouvait être offert à la vue : la pierre miraculeusement roulée (Marc xvi, 4), le tombeau vide (xvi, 6), le suaire et les bandelettes dans un ordre parfait (Jean xx, 7).

La tradition relative aux apparitions a son point de départ dans la réalité historique. Le témoignage de Paul (I Cor. xv, 3-8), nous en est un sûr garant, puisque l'apôtre considère l'apparition qui lui fut accordée près de Damas comme de même nature que les autres, et puisqu'il fut en relations personnelles avec Pierre, Jacques le frère du Seigneur, et beaucoup d'autres témoins de ces apparitions (Gal. i, 18-19 ; ii, 9). La tradition relative au tombeau

vide se présente à l'historien sous un jour beaucoup moins favorable. Aussi Bultmann la qualifie-t-il de « légende apologétique » <sup>(1)</sup>, et M. Goguel essaie-t-il de rendre compte de la formation de cette légende de la manière suivante : « ... Parce qu'on avait la certitude que Jésus vivait et qu'il avait vaincu la mort, on a cru et on a affirmé que son corps n'était pas resté dans la tombe. Cette affirmation, toute théorique d'abord, s'est, dans la suite, exprimée et concrétisée dans un récit qui relatait comment les femmes venues à la tombe l'avaient trouvée ouverte et vide » <sup>(2)</sup> ; et plus loin, M. Goguel dit dans le même sens : « ... On a spontanément imaginé les conditions dans lesquelles les femmes, venues au sépulcre, n'avaient pas trouvé le corps de Jésus. » « ... La formation des récits n'a pas été une création individuelle, mais une production anonyme et collective. Là où il n'y a pas d'auteur, il n'y a pas non plus de responsabilité » <sup>(3)</sup>. Nous ne contesterons pas ce que les légendes peuvent devoir à l'activité de l'imagination, nous nous demandons cependant si le récit de la découverte du tombeau vide est un produit de l'imagination pieuse travaillant sans autre guide que cette certitude première : Jésus est ressuscité, donc son corps n'est pas resté dans son tombeau ? Si vraiment l'imagination des communautés primitives a exprimé librement cette certitude sous la forme du récit que nous savons, pourquoi n'a-t-elle pas attribué la découverte du tombeau vide à des disciples plutôt qu'à des femmes ? Car la tradition ecclésiastique, une fois en possession de ce récit, tendra manifestement à faire garantir cette découverte par le témoignage de disciples (Luc xxiv, 24) ou d'apôtres (Jean xx, 3-10). Si ce récit légendaire devait traduire *in concreto* l'affirmation de la foi en la résurrection, pourquoi n'a-t-il pas reçu d'emblée une forme satisfaisante pour l'Eglise ? Pourquoi en passant de l'évangile de Marc à ceux de Matthieu, de Luc et de Jean, devra-t-il subir maintes retouches qui l'adapteront définitivement à l'ensemble de la tradition rapportant les événements de Pâques ? Avant de renoncer, s'il le faut, à toute explication de la formation de la légende du tombeau vide, il importe d'en examiner attentivement la forme et de nous demander pourquoi le récit attribue la découverte du tombeau vide à des femmes, pourquoi un ange leur apparaît plutôt

(1) R. BULTMANN, *ouvr. cité*, p. 314. — (2) M. GOGUEL, *ouvr. cité*, p. 202. —

(3) *Ibidem*, p. 445 s.

que le Ressuscité en personne, pourquoi l'événement est localisé dans le temps « le premier jour de la semaine » ? Est-ce arbitrairement ou sous la pression de faits encore reconnaissables ?

A notre avis, le choix des femmes comme héroïnes de ce récit n'a pas été arbitraire.

a) Matthieu a connu et utilisé le récit de Marc qu'il reproduit souvent littéralement (xxviii, 1-8) ; mais Matthieu a connu par une autre source une apparition du Ressuscité aux femmes, qu'il a combinée de son mieux avec le récit de Marc (xxviii, 9-10). Sous sa forme actuelle, ce récit de Matthieu n'est plus primitif : 1° il suppose que les disciples sont encore à Jérusalem, alors que la plus ancienne tradition savait qu'ils avaient fui en Galilée (Marc xiv, 27-29 ; xiv, 50 ; xvi, 7) ; 2° l'ordre de Jésus, v. 10, est la répétition de l'ordre de l'ange, v. 7, et il est destiné à rattacher l'apparition aux femmes à l'apparition aux Onze (xxviii, 16-20) et à la subordonner à l'apparition aux Onze. Cependant, même s'il n'est plus primitif, le récit de Mat. xxviii, 9-10 témoigne, contre le récit de Marc, d'une apparition du Ressuscité aux femmes.

b) Dans l'évangile de Jean, le récit de la découverte du tombeau vide par Marie-Madeleine raconte et une angélophanie (v. 12 et 13) et une christophanie (v. 14-18). Cette combinaison de deux traditions différentes est d'autant plus étrange que l'apparition des anges ne joue aucun rôle dans le récit qui s'achève comme un récit d'apparition du Ressuscité : « Marie-Madeleine vient annoncer aux disciples : J'ai vu le Seigneur... » (v. 18). Jean a donc connu, lui aussi, le récit d'une apparition du Ressuscité à une femme le premier jour de la semaine, récit qui pourrait bien être une forme de la tradition rencontrée Mat. xxviii, 9-10.

c) Deux critiques, MM. Albertz <sup>(1)</sup> et Grundmann <sup>(2)</sup>, ont attiré l'attention sur un texte des Actes qui témoigne dans le même sens. Il s'agit de Actes 1, 14. Dans la chambre haute, au soir de l'Ascension, sont présents : les Onze (v. 13) avec les femmes et Marie, la mère de Jésus, et ses frères. Ce texte nous décrit la composition de la communauté née des événements de Pâques, rassemblée par la foi au Crucifié ressuscité. Or les « femmes » y constituent un groupe à part entre les apôtres et les parents de Jésus, et cette condition

(<sup>1</sup>) M. ALBERTZ, « Zur Formengeschichte der Auferstehungsberichte ». *Z.N.T.W.*, 1922, p. 261 et 267. — (<sup>2</sup>) W. GRUNDMANN, « Die Apostel zwischen Jerusalem und Antiochia ». *Z.N.T.W.*, 1940, p. 110.

des femmes dans la première communauté s'explique le plus simplement par leur qualité de témoins du Ressuscité, au même titre que les autres.

d) Les évangiles de Matthieu et de Jean, ainsi que Actes I, 14, ont conservé le souvenir d'une apparition du Ressuscité aux femmes. Ce fait paraît d'autant plus digne de créance que la tradition a eu tendance à le repousser à l'arrière-plan, à l'éliminer et, comme nous le verrons, à le remplacer par une apparition d'ange dans le tombeau vide <sup>(1)</sup>.

Le tombeau de Jésus jouait-il un rôle dans la tradition qui, primitivement, racontait une apparition du Ressuscité aux femmes ? D'après Matthieu xxviii, 9, elles ont rencontré Jésus alors qu'elles venaient de quitter le tombeau. D'après Jean<sup>x</sup> xx, 11, Marie-Madeleine est en larmes près du tombeau quand Jésus se fait reconnaître d'elle. Matthieu aurait-il sans raison situé à cet endroit l'apparition aux femmes, qui double si malencontreusement l'apparition de l'ange ? N'était-il pas lié par la tradition qui racontait une apparition du Ressuscité aux femmes près du tombeau ? Dans ce cas, si Matthieu substitue au but assigné par Marc xvi, 1 à la visite des femmes : embaumer le corps de Jésus, un but plus aisément concevable, θεωρῆσαι τὸν τάφον (Mat. xxviii, 1), ce n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, parce que selon Matthieu la sépulture de Jésus avait été honorable, conforme à toutes les exigences de la piété <sup>(2)</sup>, mais bien parce que la plus ancienne tradition racontait que les femmes étaient venues « voir la tombe » <sup>(3)</sup>. Nous rejoindrions ainsi le récit de l'ensevelissement dans l'évangile de Marc, où nous lisons que lorsque Joseph d'Arimathée eut pourvu à la sépulture de Jésus, « Marie-Madeleine et Marie, mère de Joses, cherchèrent à voir où il avait été déposé » (xv, 47) <sup>(4)</sup>. Si ces femmes ont repéré le tombeau de Jésus, il est très naturel qu'elles soient revenues en ces lieux sitôt le sabbat passé. Ces quelques indices, faibles et discutables, ne permettraient pas à eux seuls de situer l'apparition du Ressuscité aux femmes près du tombeau, s'ils ne s'accordaient avec les récits de la découverte du tombeau vide, qui

(1) Notre conclusion est contraire à celle de M. Goguel selon lequel Mat. xxviii, 9-10 « pourrait avoir été originairement une transformation du récit de la visite des femmes ». *Ouvr. cité*, p. 185. — (2) Cf. notre étude sur l'ensevelissement de Jésus, dans cette *Revue*, 1943, p. 200. — (3) Avec tout ce que peut comporter pareille visite à la tombe d'un être cher. — (4) *Ibidem*, p. 198.

tous signalent la visite des femmes au sépulcre le premier jour de la semaine. Cet accord des deux formes de la tradition sur la première manifestation de la résurrection aux femmes mérite de retenir l'attention.

La tradition unanime fixe la résurrection de Jésus au troisième jour après sa mort : ἐγήγερται τῇ ἡμέρᾳ τῇ τρίτῃ, dit Paul reproduisant une ancienne formule (I Cor. xv, 4). C'est aussi la date assignée à la résurrection par les annonces de la Passion qui se lisent dans les évangiles : μετὰ τρεῖς ἡμέρας dit Marc viii, 31 ; ix, 31 ; x, 34, tandis que Mat. xvi, 21 ; xvii, 23 ; xx, 17 et Luc ix, 22 ; xviii, 33 disent τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ ou τῇ ἡμέρᾳ τῇ τρίτῃ. Comme Marc raconte avec la plus grande précision que la découverte du tombeau vide eut lieu après le sabbat et τῇ μιᾷ τῶν σαββάτων (xvi, 1 et 2), il n'est pas douteux que pour lui la formule μετὰ τρεῖς ἡμέρας ne signifîât τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ. Cela est possible, selon Dellling et Strack-Billerbeck, parce que les Juifs comptaient parfois pour un jour une partie d'un jour. Ainsi Marc aurait compté la soirée du vendredi pour un jour et la nuit du samedi au dimanche pour un jour encore (1).

Pourquoi « le troisième jour » ? se demandent exégètes et historiens. Le κατὰ τὰς γραφάς de I Cor. xv, 4 paraît indiquer que cette date précise provient du désir de l'Eglise primitive de voir les grands faits du salut annoncés par l'Ecriture. Selon les uns (2), c'est *post eventum*, et à l'aide d'une exégèse arbitraire que l'Eglise aurait accordé la date de la résurrection avec des textes comme Osée vi, 2 ; Jonas ii, 1 ; selon Dellling, « il est vraisemblable que la résurrection de Jésus le troisième jour fut considérée par l'Eglise primitive comme fondée dans l'Ecriture » « ... et même que Jésus déjà trouvait la date relative de sa résurrection indiquée dans l'Ancien Testament précisément dans le *bajjôm haschelisch* de Osée vi, 2 » (3). M. Goguel a consacré tout un chapitre de son ouvrage : *La foi à la résurrection de Jésus dans le christianisme primitif* à rechercher « quel est le caractère et quelle est l'origine de cette idée du troisième jour » (4). Il retient trois causes qui ont pu contribuer conjointement à la naissance de cette idée, sans qu'il

(1) KITTEL, *Wörterbuch zum N. T.*, t. II, p. 952, 35-953, 7 et STRACK-BILLERBECK, I, p. 649. — (2) P. ex. H. WEINEL, *Bibl. Theol. des N. T.* (1911), p. 216. —

(3) DELLING, *ouvr. cité*, p. 952, 25-34. — (4) P. 157-171.

soit possible de mesurer la part de chacune d'elles : « Influence de quelque antique conception qui fixait à trois unités la durée du triomphe provisoire sur le mal, commémoration en trois jours de la mort de Jésus, de son séjour dans la tombe et de sa résurrection, idée de l'intervalle entre la mort et l'éloignement définitif de l'âme, ou entre la fin du monde et la résurrection générale » <sup>(1)</sup>. Faut-il vraiment recourir à ces conjectures invérifiables, alors que selon le témoignage unanime du Nouveau Testament l'Eglise a daté la résurrection du « troisième jour », parce que ce jour-là la résurrection de Jésus a été manifestée par la découverte du tombeau vide (Marc xvi, 1-8 et parallèles) et par des apparitions (Mat. xxviii 9 et 10 ; Luc xxiv, 13-35 ; Jean xx, 1-23) ? Si nous avons conclu au caractère secondaire du récit du tombeau vide, nous croyons en revanche que la plus ancienne tradition connaissait une apparition aux femmes près du tombeau « le premier jour de la semaine » ; il est vraisemblable que cette première apparition, dans sa nouveauté inouïe, a fondé la tradition de la résurrection le « troisième jour ».

Nous nous demandions si la foi à la résurrection de Jésus, qui a donné naissance à la légende du tombeau vide, avait créé librement, et de toutes pièces, ce récit ? Nous sommes convaincu qu'il n'en est rien. Ce n'est pas sans raison qu'il est question dans ce récit du tombeau de Jésus et des femmes qui s'y rendirent le premier jour de la semaine. La tradition primitive racontait, selon nous, une apparition du Ressuscité aux femmes, près de son tombeau, le premier jour de la semaine, et dans l'évangile de Marc cette tradition est remplacée, pour la première fois à notre connaissance, par le récit d'une apparition d'ange dans le tombeau vide <sup>(2)</sup>. Les éléments de la tradition primitive subsistent : le tombeau de Jésus, le premier jour de la semaine, les femmes qui, les premières, ont connaissance de la résurrection. Mais le rôle des femmes a perdu en importance : un ange seulement leur apparaît, et non plus Jésus en personne ; elles ne sont plus des témoins du Ressuscité, il leur incombe seulement, sur la foi du tombeau vide interprété par l'ange, d'annoncer la résurrection de Jésus à ceux qui en seront, eux, les témoins : les Apôtres ! La légende, dont on dit si volontiers qu'elle « majore » les faits, pourrait bien cette fois-ci les avoir « minimisés ».

(1) P. 170. — (2) Dans l'article cité plus haut, M. Albrecht était arrivé à une conclusion semblable. *Z. N. T. W.*, 1922, p. 268.

Et c'est au point qu'il faut se demander si Marc n'a pas donné à cette légende un caractère tendancieux ? Ou nous nous trompons fort, ou l'incompréhensible silence attribué aux femmes par le v. 8, ce silence dans lequel aucun des trois autres évangélistes n'a pu les confiner, ce silence doit faire comprendre au lecteur que si l'Eglise n'a pas connu plus tôt le récit de Marc, c'est que les femmes avaient gardé pour elles leur expérience. Ainsi s'expliquerait, peut-être, la fin abrupte de l'évangile au v. 8 <sup>(1)</sup> : l'auteur n'a pas voulu parler davantage des événements de Pâques pour que rien ne vînt affaiblir l'impression produite par son récit nouveau. On savait bien dans l'Eglise que des femmes avaient joué un rôle dans les événements de Pâques ; on saurait désormais qu'elles n'avaient pas vu le Seigneur, mais seulement un ange, et que chargées par l'ange d'annoncer la résurrection aux apôtres, elles n'avaient rien dit à personne. On saurait qu'en dépit de la mission qu'avait voulu leur confier un ange, les femmes n'avaient pas été des témoins de la résurrection de Jésus ; on saurait que la foi à la résurrection est fondée sur le seul témoignage valable, celui des apôtres.

#### 4. LES CAUSES DE LA MODIFICATION DE LA TRADITION PRIMITIVE.

Nous pouvons formuler en ces termes une des conclusions de notre enquête : Jésus, le crucifié de Golgotha, est apparu ressuscité à Marie-Madeleine, à Marie, mère de Jacques, et Salomé, auprès de son tombeau, au matin du premier jour de la semaine. Il est apparu d'abord aux femmes ! Dans l'ordre de l'ange (Marc xvi, 7), répété par Jésus lui-même (Mat. xxviii, 10), peut avoir été conservé un souvenir conforme au fait : les disciples ont reçu des femmes la nouvelle de la résurrection de Jésus, en Galilée, où ils avaient fui après l'arrestation de Jésus et où, à leur tour, ils virent le Ressuscité (Marc xvi, 7 ; Mat. xxviii, 16-20 ; Jean xxi, 1-14). Il manque un chaînon à la tradition apostolique relative à la résurrection que

(1) Nous n'avons pas à discuter ici le problème de la fin de l'évangile de Marc. Le fait que les évangiles de Matthieu et de Luc, dont les récits sont apparentés tant qu'ils ont Marc pour source commune, divergent totalement après l'épisode de la découverte du tombeau vide, montre que leur texte de Marc prenait fin avec le v. 8. Le deuxième évangile, à supposer qu'il ait contenu jamais des récits d'apparitions du Ressuscité, n'a pas circulé sous une autre forme que celle dont témoignent Matthieu et Luc et que nous a transmise la meilleure tradition manuscrite.

nous entendons I Cor. xv, 3-7, celui qui reconnaîtrait aux femmes la première apparition : « καὶ ὅτι ὤφθη ταῖς γυναῖξιν ». Les évangiles, nous l'avons constaté, ont gardé le souvenir de cette forme ancienne de la tradition, mais elle y est presque effacée par la forme nouvelle que Marc le premier, à notre connaissance, lui a donnée. Les femmes ne peuvent plus revendiquer que la découverte du tombeau vide et une apparition d'ange. Leur part au témoignage rendu à la résurrection à l'origine de l'Eglise est rigoureusement réduite : elle est nulle, si elles n'ont rien dit à personne (Marc xvi, 8) ; elle est assimilée à un bavardage qui ne mérite aucune créance, si elles ont parlé (Luc xxiv, 11). Une modification si considérable de la tradition sur un point si précis n'a pas dû se produire sans raisons. Essayons de les discerner, sans nous dissimuler que le silence des documents ne nous permettra pas de sortir du domaine des conjectures.

Il serait ridicule d'accuser d'antiféminisme rétrograde le seul responsable de cette orientation nouvelle de la tradition que nous puissions atteindre : l'auteur du deuxième évangile. Dans l'histoire de ce monde, à laquelle notre époque est en train d'ajouter ses plus sombres pages, les femmes ne sont jamais que des femmes. Leur misère et leur honneur est de ne pas occuper le devant de la scène, sur laquelle se déroulent et se répètent les péripéties du drame humain. Dès lors, il est permis de le penser, l'Eglise a pu avoir quelque peine à admettre qu'à l'origine de la foi à la résurrection, comme première flamme de ce feu qui devait traverser les siècles, il y ait eu ce cri de quelques femmes : « Nous avons vu le Seigneur ».

Pendant son ministère terrestre déjà, Jésus a apporté la grâce de la « repentance » aux femmes aussi bien qu'aux hommes, et, avec Paul, l'Eglise primitive a cru que « dans le Christ Jésus, il n'y a plus ni homme, ni femme (Gal. iii, 29 et Col. iii, 11). Mais par cette conscience de la dignité de la femme, de sa qualité de personne, dirait-on aujourd'hui, l'Eglise se distingue du monde antique, du monde juif en particulier où elle s'est recrutée d'abord. Chez les Juifs, réserve faite d'honorables exceptions, la femme était méprisée, traitée en mineure, au point que la capacité de témoigner en justice lui était déniée (1). Si le témoignage de la femme n'était pas valable dans la moindre des affaires civiles, le serait-il dans le

(1) STRACK-BILLERBECK, III, 217, 251, 559.

procès qui s'ouvrait entre l'Eglise et le monde au sujet de Jésus-Christ, au sujet de la foi en lui fondée sur sa résurrection ? Dans l'intérêt même de sa cause, l'Eglise devait avoir soin de ne citer que des témoins que nul ne pourrait récuser.

Il semble en avoir été ainsi dès l'origine. Si la communauté primitive se composait d'hommes et de femmes (Actes I, 14 et *passim*), seuls les apôtres ou d'autres hommes furent, en public, les porteurs de la Parole (Actes I, 22 ; II, 32 ; VI, 8 et 10 ; VII, 4 et 5, etc.). Dans le sein de la communauté les « saintes femmes » étaient bien aussi des témoins du Ressuscité, mais devant le peuple, des hommes seuls en témoignaient. Ainsi la voix des femmes ne tarda pas à être couverte par la voix des hommes, et leur témoignage, premier dans le temps, fut bientôt rejeté dans l'ombre par celui des apôtres. Déjà le très ancien résumé de la prédication apostolique, I Cor. xv, 3-7, n'en fait plus mention. Si Marc paraît avoir exercé une action décisive sur l'évolution de la tradition relative au rôle des femmes dans les événements de Pâques, cette évolution s'était dessinée avant lui ; il l'a fixée en la revêtant d'une forme précise, mais il ne l'a pas créée.

Gardons-nous de juger la forme donnée par l'Eglise à la tradition relative à la résurrection de notre point de vue d'hommes, et même de chrétiens du XX<sup>e</sup> siècle ! Nous l'avons constaté : nous sommes loin de tout savoir ; nous en savons assez cependant pour pressentir la grandeur des intérêts et le poids des raisons qui ont amené de bonne heure l'Eglise à réserver aux femmes une part honorable dans les événements de Pâques, mais à leur refuser la première révélation du Ressuscité, et même à les exclure du nombre de ses témoins. Exploitant le récit de Jean, Celse <sup>(1)</sup> reprochera aux chrétiens de se fier au témoignage d'une démente. Ernest Renan <sup>(2)</sup> écrira : « Marie seule aima assez pour dépasser la nature et faire revivre le fantôme du maître exquis... » « La gloire de la résurrection appartient donc à Marie de Magdala... » « L'ombre créée par les sens délicats de Madeleine plane encore sur le monde... » « Sa grande affirmation de foi : « Il est ressuscité » a été à la base de la foi de l'humanité... » « Où est le sage qui a donné au monde autant de joie que la possédée Marie de Magdala ?... » Quand on comprend, au sourire pervers qui éclaira ces phrases, le parti que

(1) GOGUEL, *ouvr. cité*, p. 450. — (2) ERNEST RENAN, *Les Apôtres*, p. 12 s.

l'incrédulité pouvait tirer de l'apparition du Ressuscité aux femmes, on comprend que l'Eglise ne l'ait point invoquée, qu'elle ait eu tendance à la laisser tomber en oubli, et que, ce silence aidant, l'apparition du Ressuscité ait été remplacée, un jour, par une apparition d'ange dans le tombeau vide.

Comprendre les raisons profondes pour lesquelles la tradition de la résurrection de Jésus s'est modifiée ne nous empêche pas de reconnaître l'action souveraine de Dieu qui, « le troisième jour », a choisi des « faibles » pour confondre les « forts ». Les disciples avaient fui (Marc xiv, 50). Jésus apparut ressuscité d'abord à ces quelques femmes qui avaient assisté de loin à sa mort (Marc xv, 40), qui avaient osé chercher où son corps avait été déposé (Marc xv, 47), et qui, fidèles, se rendirent auprès de son tombeau le premier jour de la semaine (Marc xvi, 1). Si nous avons bien interprété les textes, le récit de la découverte du tombeau vide n'est pas une création arbitraire de l'imagination pieuse de l'Eglise primitive. Des liens encore discernables le rattachent à l'histoire. La légende, a-t-on dit, est parfois plus vraie que l'histoire ; l'épisode des événements de Pâques étudié par nous montre que l'histoire est parfois plus belle que la légende.

Charles MASSON.

---